

# LE CIRQUE

## Du cercle dans un cadre

Il est courant de rappeler que le cinématographe, avant de devenir le cinéma que nous connaissons dans sa pratique culturelle, fut entre 1895 et 1905 un art forain, méprisé de l'élite bourgeoise, confiné dans les lieux de passage (café, cirque) entre la femme à barbe et les maisons closes.

Le cinéma s'est intéressé à tous les arts. Nomade, il fait voyager le spectateur qui voit défiler sous ses yeux des mondes plus ou moins étranges et exotiques.

Et les gens du voyage furent véritablement les premiers « exploitants » du septième art, tout à la fois les premiers diffuseurs, les premiers techniciens et les premiers acteurs. Le cinéma et le cirque sont des arts cousins, populaires, où l'action prime et, comme le magicien qui nous fait croire à la femme découpée, le cinématographe tablait sur l'extraordinaire impact de pouvoir enregistrer et reproduire « pour de vrai » tous les mouvements de l'homme. Un formidable art de l'illusion venait de naître.

Dans son rapport avec le cirque, toute la puissance du leurre qu'est le cinéma sera de répondre peu ou prou à cette question paradoxale : comment filmer un art du cercle dans un cadre ? Comment le cirque peut-t-il devenir espace cinématographique ? L'art du cirque n'est pas proprement narratif ou discursif, il n'est que formes en action, corps en apesanteur, corps bouffons, expressivité plus ou moins expressionniste, spectacle des corps réels en présence. Il n'y a pas un modèle de cirque au cinéma, mais autant de possibilités de récits, tous clivés, déchirés entre la scène et les coulisses, entre les rapports de ceux qui jouent avec ceux qui regardent (qu'il s'agisse du public de la salle de cinéma ou de celui du spectacle circassien à l'intérieur de la diégèse). Ce qui fait peut-être le lien entre tous ces films qui ont le cirque pour espace (*L'Inconnu* de Tod Browning, *Le Cirque* de Charlie Chaplin, *Le Lutteur et le Clown* de Boris Barnet, *La Strada* de Federico Fellini et *La Pivellina* de Tizza Covi et Rainer Frimmel), c'est la primauté de l'artiste en tant que personne, de la dignité du clown, de la mélancolie du funambule et du spectacle à continuer, malgré tout.

Nadia Meflah